

AFGHANISTAN

Un scénario écrit d'avance



Entretien avec Marc Charuel

Les commentateurs racontent – comme souvent – tout et n'importe quoi sur la situation actuelle en Afghanistan. Combien sont allés sur le terrain et connaissent la situation « de l'intérieur » ? Nous avons demandé à Marc Charuel, écrivain, ancien grand reporter pour *Valeurs actuelles* et correspondant de guerre, de nous livrer son analyse.

■ Propos recueillis par **Anne Le Pape**
anne-le-pape@present.fr

— En quelles circonstances êtes-vous allé en Afghanistan ?

— Les Soviétiques allaient se désengager. J'avais déjà suivi pas mal de guérillas à travers le monde, il m'apparaissait donc important de rejoindre les moudjahidin dans ce conflit qui avait fait beaucoup parler de lui. Souvenez-vous : on le présentait dans les médias comme le « Vietnam russe ». Quand vous étiez correspondant de guerre, il fallait aller là-bas. Tout simplement. Et je pense même que cela a été une constante pour cette profession depuis 1979, date de l'intervention soviétique.

— L'idée que vous vous faisiez du combat à mener là-bas a-t-elle évolué au cours de votre premier séjour ?

— Cela n'a pas été long. J'ai rapidement réalisé le fossé culturel et civilisationnel qui séparait ces Afghans des valeurs que prônaient les Occidentaux venus pour les aider. Ces « combattants de la liberté », tels que nombre de confrères les présentaient, étaient pour la grande majorité d'entre eux des fondamentalistes purs et durs, nourrissant une détestation féroce pour tout ce qui ne leur ressemblait pas. Le commandant du groupe que j'accompagnais, et qui allait plus tard former celui des Taliban, n'en avait d'ailleurs pas fait mystère en m'affirmant qu'une fois les Soviétiques défaits, il ferait en sorte d'exporter son combat vers « les pays des mécréants ». Il était très clair : pour lui les Américains qui l'arrosaient de dollars et de matériels militaires (l'aide fournie par Washington contre les Soviétiques) n'en restaient pas moins des ennemis. Quand j'y repense aujourd'hui, les deux mois que j'ai passés avec eux dans la région de Kandahar en 1988 auront été ma pire expérience professionnelle. A tel point que lorsque *Valeurs actuelles* m'a proposé en 2006 de retourner sur place,

j'ai mis du temps à accepter. J'avais gardé, malgré quelques très belles rencontres, je ne le nie pas, le sentiment global que ce pays était une sorte d'enfer de seconde classe. Contrairement à ce que j'avais ressenti en Asie, en Afrique ou dans l'ex-Yougoslavie, je n'étais pas parvenu à m'identifier une seule fois à ces gens ou à leur lutte. Exception faite de Kaboul, où je suis allé beaucoup plus tard et dont je conserve, je dois reconnaître, un souvenir très différent. Mais Kaboul est une parenthèse en Afghanistan...

— Avez-vous évoqué ces expériences afghanes dans l'un de vos romans ?

— Un peu, dans *Chiens enragés*, où l'on suit un groupe de djihadistes français dans les vallées afghanes, comme j'en avais rencontré moi-même dans la région du Waziristan lors de mon premier séjour.

— Gorbatchev a souhaité bien du plaisir aux Américains quand ils ont décidé d'aller se fourrer dans ce guépier. Avaient-ils une chance de gagner là où avaient échoué les Soviétiques ?

— Évidemment aucune ! Ils avaient échoué au Vietnam, ils allaient perdre en Afghanistan. Le scénario était malheureusement écrit d'avance. Parce qu'ils n'ont jamais compris qu'on n'oblige pas des peuples à adopter par les armes des modes de vie qui ne sont pas les leurs. C'est le temps et les évolutions en interne qui peuvent y parvenir. En fait, je crois qu'il y a dans le monde des causes perdues. Et l'Afghanistan en fait partie.

— Quelles différences entre la situation telle qu'elle était il y a 20 ans quand les Américains sont arrivés, et telle qu'ils la laissent aujourd'hui ?

— Sur le plan sociétal, je dirais que rien n'a changé. Ni les Américains ni les Français d'ailleurs n'ont réussi à

« Il y a dans le monde des causes perdues. Et l'Afghanistan en fait partie. »

faire bouger les lignes. Les mentalités sont restées les mêmes, avec le même obscurantisme qui prévaut dans la plus grande partie du pays. Sur le plan militaire, les États-Unis ont fait leurs valises en abandonnant aux Taliban un stock d'armes ultra-sophistiquées inouï. En dresser la liste prendrait une page de votre journal. C'est absolument effarant !

— Joe Biden a affirmé qu'elles avaient été détruites.

— Il a menti. Il y a des centaines de photos pour le prouver. Je pense même que cela avait d'ailleurs été secrètement négocié lors des accords de Doha. Quel que soit le prétexte,



Avec les moudjahidin en 1988 (lunettes noires).



Avec les soldats français en 2008 (à droite).

permettre aux troupes américaines de se retirer sans casse ou laisser aux Taliban de quoi lutter contre l'émergence de Daech, cela aura été dans les deux cas un très mauvais calcul. Mais quand les Etats-Unis ont-ils mis fin correctement à l'une de leurs guerres ? Ni au Vietnam ni au Cambodge, ni au Liban ni en Somalie, ni en Irak...

— *Que vous inspire la situation actuelle du pays ?*

— Les Américains laissent derrière eux un pays profondément traumatisé et, pour de multiples raisons, très hostile au reste du monde. Mais le problème majeur de l'Afghanistan est sans doute l'absence de sentiment national au sein de sa population. Il est régi sur des modes ethnique et tribal. Sans parler des oppositions religieuses majeures. La guerre va donc se poursuivre entre les Taliban et Daech notamment. Avec le risque d'externalisation renouvelé de celle-ci du fait de la montée en puissance de l'Etat islamique, composé, je vous le rappelle, d'une tendance ultra-rigoureuse des Taliban et de djihadistes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient.

— *Quelles conséquences le retour des Taliban au pouvoir peut-il avoir pour les pays occidentaux ?*

— Qu'est-ce qui intéresse les Occidentaux ? Leur petit confort. Et il se trouve que, selon l'United States Geological Survey, le territoire afghan regorge de matières premières. Cela ne peut qu'attiser leurs convoitises. Il est à parier que ce sera donc très vite le défilé diplomatique des yeux doux pour obtenir des Taliban l'accès aux gigantesques richesses minières du pays, quitte à oublier la nature profonde du nouveau régime. A peine partis, les Américains n'ont d'ailleurs pas caché leur volonté de normaliser leurs relations avec Kaboul. Pour quelle raison, si ce n'est pour le gaz, le pétrole et le lithium ?

La face cachée d'une débâcle

■ **Christian Daisug**
christian-daisug@present.fr

Correspondant
permanent
aux Etats-Unis

A PEINE 8 % d'Américains approuvent la façon dont le « président » Joe Biden a extirpé les Etats-Unis de la guerre en Afghanistan. Une centaine de généraux et d'amiraux à la retraite condamnent la gestion de l'événement par la Maison-Blanche dans les termes les plus vifs. Et une vingtaine de parlementaires républicains exigent que le successeur illégal de Donald Trump connaisse à son tour, pour ce haut fait d'armes, les affres d'une tentative de destitution que celui-ci a endurée à deux reprises. La chute brutale de Kaboul le 15 août fut suivie d'une évacuation bâclée qui finit en catastrophe. L'Amérique a été non seulement battue mais humiliée. Pire qu'à Saïgon en avril 1975. Biden refusa de repousser la date fatidique, de maintenir sur place une force dissuasive et de créer des espaces sécurisés pour assurer l'opération. Il confia aux Taliban vainqueurs le soin de filtrer la foule aux abords de l'aéroport de Kaboul et leur livra clés en main l'immense base aérienne de Bagram sans rien y détruire. Son cadeau d'adieu aux nouveaux maîtres du pays : 75 000 véhicules, 600 000 armes individuelles, 200 avions.

Une guerre de vingt ans s'achève dans le chaos : des milliers de morts, de blessés, d'amputés. Et la honte, le dégoût payés deux trillions de dollars. Le patriotisme a-t-il trouvé sa part ? Qu'importe. Le capitalisme véreux a eu largement le temps de profiter de la sienne. Pourquoi les Etats-Unis sont-ils partis guerroyer en Afghanistan ? Pour se venger de l'attaque terroriste du 11 septembre 2001 à New York, qui fut décidée et organisée dans ce pays. Raison officielle. En réalité, si le complexe militaro-industriel n'avait pas pris soin de financer très régulièrement les campagnes électorales d'un solide groupe de députés et de sénateurs, cette guerre n'aurait jamais eu lieu. On aurait trouvé une autre façon de punir les destructeurs des tours jumelles de Manhattan. C'était compter sans le Congrès et la presse, tous deux manipulés. Ils s'ingénierent à claironner que seule une vaste expédition militaire pouvait laver un tel affront national. Les sceptiques

furent traités de « lâches » tandis qu'une brochette de généraux et de colonels entretenait l'idée d'une « simple promenade de santé ». Durant vingt ans, le complexe militaro-industriel empocha plus de 800 milliards de dollars en dotant la troupe d'une panoplie complète allant du fusil ultra-rapide au drone hypersophistiqué.

Le drone, justement. Cet engin furtif, silencieux et mortel s'impose, aux yeux des spécialistes, comme le seul élément positif de toute cette tragédie. Les Américains ont eu le temps de peaufiner une invention qui se trouvait encore dans les limbes. Un terrain propice et un ennemi véritable fouetterent les ingénieurs. Leur trésor fit des bonds prodigieux. A tel point qu'avant la chute de Kaboul, les planificateurs du Pentagone décidèrent de transformer les escadrilles de drones en clé de voûte des prochaines batailles à mener contre le terrorisme en Afghanistan. Une sorte d'arme absolue, omniprésente et imparable. Un plan muri pendant sept mois. C'est raté. Par sa sortie indigne, Biden a compromis la neutralité qu'auraient pu observer les Taliban dans la chasse américaine aux agents d'Al Qaeda et de l'Etat islamique. Une chasse qui exige des bases permanentes, des réseaux actifs, des complices résolus. Tout cela a volé en éclats. L'Afghanistan est devenu un pays à la fois explosif et imprévisible. Désormais, la CIA devra y recoudre le tissu du renseignement. Les drones se chargent de la cible. Mais encore faut-il la leur désigner.

Explosif, imprévisible : l'Afghanistan possède une autre caractéristique, peut-être encore plus inquiétante. Son territoire est convoité. Les Etats-Unis viennent de perdre un maillon essentiel d'une chaîne de positions allant du Moyen-Orient à l'Asie. Ils le regrettent car la Russie et la Chine sont déjà en alerte. Poutine et Xi se félicitent du camouflet infligé à Biden, qu'ils méprisent. A court terme, cela permet au Russe de rester seul dans cette partie de l'Asie centrale et au Chinois de clamer que la Maison-Blanche serait incapable de défendre Taiwan. Au-delà, les axes d'une nouvelle géopolitique restent flous. Poutine s'inquiète du virus extrémiste qui pourrait frapper par contamination ses républiques islamiques. Et Xi, malgré l'instabilité chronique de l'Afghanistan, ne répugnerait pas à le transformer en satellite, comme le sont déjà le Cambodge, Cuba et le Venezuela. ▀

